Yasuyuki Kihara (1932-2011)

Itinéraire d'un buriniste japonais

Daniel Morane

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1116>

DOI : 10.4000/estampe.1116

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 92-93

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Daniel Morane, « Yasuyuki Kihara (1932-2011) », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 237 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1116>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

■ ■ ■ **YASUYUKI KIHARA (1932-2011).**
ITINÉRAIRE D'UN BURINISTE JAPONAIS par Daniel Morane

Kihara est né le 14 juin 1932 à Nayoro sur l'île d'Hokkaido au nord du Japon. Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants dont le père est le directeur administratif de la Chambre de commerce. Si, dès son enfance très heureuse et peuplée de souvenirs de neige, il aime peindre, c'est à partir de son entrée au collège que sa vocation d'artiste prend corps. Malgré ses premières difficultés d'audition qui débutent dès l'âge de quatorze ans, à la suite d'une méningite mal soignée et lui rendent la vie particulièrement pénible le tenant isolé, il participe à des concours de peinture qui renforcent son choix de devenir peintre.

En 1950 il est admis à l'université des Beaux-Arts Musachico de Tokyo où il s'inscrit dans la section de peinture à l'huile d'art occidental. Il est alors très intéressé par les vues de Paris d'Utrillo et s'en inspire pour représenter des vieilles masures de pierre ou de brique des faubourgs de Tokyo ce qui lui vaut des prix dans les salons où il expose.

Diplômé en 1954, il épouse Chika, elle-même diplômée d'art occidental de l'université de jeunes filles des Beaux-Arts de Tokyo, avec qui il aura deux filles. Mais son acuité auditive ne cesse de se détériorer, et malgré l'aide d'un cornet auditif pendant longtemps utilisé, il est devenu complètement sourd à trente-trois ans, ne pouvant dès lors ne communiquer que par écrit.

Pour gagner sa vie et celle de sa famille il travaille comme dessinateur dans une entreprise de design, ou comme illustrateur dans une maison d'édition de Tokyo. Et si dans le même temps il dessine avec sa femme des bijoux fantaisie, les nécessités matérielles l'éloignent pour un temps de la peinture qu'il ne reprendra sérieusement qu'à la fin de la décennie 1960.

Toujours hanté par la vision d'Utrillo, et ayant confié la garde de ses filles à ses beaux-parents, il décide de venir passer une année à Paris pour y peindre des paysages urbains de la banlieue, et surtout des vieux murs décrépis qui le passionnent.

Débarqué à Paris en avril 1970, il pénètre par hasard dans l'Atelier 17 de S.W. Hayter, rue Daguerre. Séduit par l'ambiance de très grande liberté avec une atmosphère de perpétuelle recherche et de travail, il décide d'y rester et, pendant quatre ans, il y apprend toutes les techniques de la taille-douce et principalement l'eau-forte. Comme il n'avait jamais pratiqué la gravure au Japon, il lui faut tout découvrir en même temps qu'il doit apprendre le français. Plus tout jeune, puisqu'il approche de la quarantaine, l'apprentissage par la lecture, le dictionnaire et la mémoire de la langue uniquement est une dure épreuve, qu'avec son courage habituel il arrivera à maîtriser. Il parviendra alors à communiquer exclusivement par écrit puisqu'à la surdité s'était ajoutée naturellement l'impossibilité de parler. Kihara disait souvent : « s'il n'y a pas d'énergie, de force vitale il n'y a plus de travail, et s'il n'y a plus de travail la vie n'a plus de sens. » Après avoir commencé par l'eau-forte, c'est vers le milieu des années 1970, quand il eut quitté l'Atelier 17, que Kihara se mit à la gravure au burin et s'y consacra exclusivement. Le burin convenait tout particulièrement à son tempérament car il était très attaché à la qualité, à la netteté de la ligne. À partir de ce moment, libéré des simples questions de technique, son travail se transforma vers l'expression de la forme invisible de la nature, celle du monde intérieur, l'affirmation totale de la liberté, principes que lui avait enseignés Hayter. Pour Kihara cette libération de soi était l'expression de l'intuition, intuition modelée par les épreuves de la vie et par les contenus de l'âme qui, elle, ne connaît aucune limite.

Son œuvre gravé comporte environ deux cents burins imprimés en noir et quelques fois en couleurs, avec des encres argent ou or sur des fonds bleu, vert, mauve. C'est considérable quand on sait qu'il pouvait mettre deux à trois mois pour graver un cuivre. Son œuvre, constitué de séries dans lesquelles se mêlent le cercle et la ligne en élans intuitifs traduits par des symboles

étrangers qui sont pour lui des réalités familières, reste intelligible. Ses burins, d'une remarquable aisance technique, allient la précision mathématique des volumes et du trait à une inimitable poésie. Coopté par ses pairs en 2000, il est, après Hazegawa, le deuxième buriniste japonais membre titulaire de la Société des peintres-graveurs français. Son œuvre a fait l'objet de nombreuses expositions dans des galeries parisiennes et dans de nom-

breux musées au Japon. Venu à Paris pour un an en 1970, Kihara y est resté quarante et un ans, jusqu'à son décès le 24 avril 2011. Sa veuve a récemment procédé à deux donations : l'une, de neuf planches, à la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art et l'autre, d'un nombre identique de gravures, au département des Estampes de la Bibliothèque nationale de France.

■ ■ ■ HOMMAGE À ARSÈNE BONAFOUS-MURAT (1935-2011)

par Maxime Préaud,

avec le concours d'Anne Bonafous-Murat et d'Érik Desmazières

Né à Paris le 21 mars 1935, Arsène Bonafous-Murat y est décédé le 18 avril 2011. Tout le monde s'accordera pour dire d'Arsène Bonafous-Murat à la fois qu'il était un de nos grands marchands d'estampes et qu'il avait un caractère affirmé.

Arsène était le fils d'un chanteur d'opéra, Félix Bonafous-Murat, devenu marchand de timbres, qu'il n'a pas connu. Il fut momentanément élevé par sa tante Suzanne. De 1939 à 1942, il vécut dans une ferme, dans l'Yonne, époque dont il gardait de bons souvenirs et un attachement profond pour le monde rural. Puis il habita à Paris avec sa mère remariée.

Il a déjà quitté le lycée quand il rencontre Anne, en 1954. Elle est une des filles d'Eugène (Gene) Canadé, un Américain travaillant en France pour l'Unicef, qui est aussi peintre et graveur, entre autres talents artistiques. Arsène travaille comme courtier d'assurances puis, de la fin de 1953 au début de 1956, au service comptabilité des Broyeurs Gondard, avant son service militaire (à la Poste aux armées). Anne et Arsène se marient le 30 mars 1957. Lui doit partir pour l'Algérie en novembre 1957 ; il est de nouveau à Paris en février 1958. Guillaume, le fils aîné, naît en 1959 ; Carle verra le jour en 1965.

Au retour d'Algérie, Arsène est employé de bureau chez Flammarion. Puis il travaille comme lecteur pour Dionys Mascolo chez Gallimard et pour Maurice Nadeau aux *Lettres Nouvelles*, ainsi que (sous le pseudonyme d'Aanda Golem), parfois avec Anne, à la traduction de livres américains pour Julliard : Alexander Trocchi, *Le Livre de Caïn*, 1962 ; John Hawkes, *Le Glau*, 1963 ; et pour Gallimard : Paul Kruger, *Un message de Marise*, 1965 (dans la Série noire de Marcel Duhamel, plutôt mauvais livre mais Arsène n'y était pour rien ; Arsène était aussi rewrite pour cette collection, jusqu'à ce qu'un conflit « idéologique » avec Antoine Dominique, le créateur du « Gorille », le mit sur la touche) ; Leonard Shapiro, *De Lénine à Staline*, 1967¹ ; Nicolò Tucci, *Avant mon heure*, 1968²). Enfin il est entré comme commis chez Paul Prouté à l'automne 1964, à la suite d'une annonce qu'il avait fait paraître dans *Le Bouquiniste français* (revue mensuelle publiée sous le patronage du Syndicat de la librairie ancienne et moderne). C'est là qu'il apprend l'essentiel de son métier. Il a toujours gardé et manifesté de l'affection et une grande estime à l'égard du père Prouté. Il y reste jusqu'au 30 juin 1977.

1. Ce livre était paru en anglais en 1960 sous le titre de *History of the Communist Party of the Soviet Union*. Selon Anne Bonafous-Murat, le Parti communiste français n'avait pas souhaité que fût publiée la traduction que Maurice Nadeau avait commandée à Arsène, et les droits furent cédés à Gallimard.

2. Les dates données ici sont celles des parutions en français ; les livres en question sont parus en anglais et ont été traduits plus ou moins longtemps auparavant